

Leslie Kaplan

Depuis maintenant

Miss Nobody Knows

Roman



Extrait de la publication

Depuis maintenant

Miss Nobody Knows

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

L'EXCÈS – L'USINE (Hachette/P.O.L, 1982, rééditions 1987, 1993)

LE LIVRE DES CIELS (1983)

LE CRIMINEL (1985, réédition 1996)

LE PONT DE BROOKLYN (1987, réédition Folio, 1991)

L'ÉPREUVE DU PASSEUR (1988)

LE SILENCE DU DIABLE (1989)

LES MINES DE SEL (1993)

Leslie Kaplan

Depuis maintenant

Miss Nobody Knows

Roman

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 1996
ISBN : 2-86744-506-X

pour mes filles, Marion et Naruna

Image : un homme pendu. Il a savonné la table et la chaise et il a laissé un mot. « J'ai menti toute ma vie. » C'est un homme jeune, mon oncle, Stéphane. La date : mai 69.

Je ne l'ai pas vue, cette image. Ma mère l'a vue. Stéphane était son frère, beaucoup plus jeune qu'elle. Elle l'adorait.

Ce qui se passe. Il me vient depuis peu une drôle d'idée, obsédante : et si ce n'avait pas été un suicide ? Je ne comprends pas d'où me vient cette idée, sur quoi elle s'appuie. Mais elle est là.

Moi, à cette époque, je ne mettais plus les pieds à la maison. Je travaillais dans un petit atelier du XX^e arrondissement et j'habitais avec Miss Nobody Knows.

« Ce qui se passe. » Quand je dis cette phrase je vois toujours les mots sur l'affiche :

- Qu'est-ce qui se passe ?
- Il ne se passe rien.
- Qu'est-ce qui s'est passé ?
- Il ne s'est rien passé.
- Pourtant j'avais cru comprendre.
- Il ne faut pas comprendre.

Cette affiche avait été tirée et collée sur les murs après la reprise du travail, à la fin de la grève et des occupations d'usines. Des lettres blanches sur fond bleu nuit.

Comment sait-on que quelque chose s'est passé ?

La grève, en tout cas, a eu lieu.

Pour Stéphane, rien n'avait jamais lieu. C'était un homme de discours qui tournait sans arrêt autour de lui-même. C'est comme ça du moins que je le voyais. Comme je suis très violente, on va penser, elle l'aime, elle l'a aimé. Est-ce que ça invalide ce que je dis ?

Stéphane, lui, voulait toujours me prouver quelque chose. Et alors ? Ça ne l'a pas empêché de devenir ce qu'il est devenu.

Quand il est entré dans la publicité, ma mère a été très déçue. Moi, non. Au contraire, sans doute, secrètement ravie, je veux dire, bien sûr, de la déception de ma mère. Et ce métier me paraissait, pour Stéphane, un prolongement.

Son air narquois, son élégance et ses commentaires ont accompagné mon enfance et mon adoles-

cence. Il arrivait, un flacon de whisky dans la poche arrière du pantalon, non qu'il bût, il n'était nullement alcoolique, mais « ça me pose », il disait, il se repeignait, le nez presque collé à la glace, un de ses tics, s'étirait et se plaignait, satisfait, de l'état du monde. Quand, de brillant étudiant en sciences humaines il devint publicitaire, il continua, dénigrant son métier qui d'après lui n'en était pas un, mais plutôt une erreur, une faute, une forme erronée de création. Nous créons de faux besoins, des besoins artificiels dont l'humanité s'était passée jusqu'à présent et dont les neuf dixièmes de l'humanité continueraient encore longtemps à se passer. Ma mère s'énervait tout en lui servant à dîner. Pourquoi alors le faire, ce métier, et se complaire dans cette culpabilité métaphysique, sentimentale. Mais il se levait de table en riant, mettait un disque, saisissait ma mère par la taille et la faisait danser. Après tout c'était en même temps passionnant, c'était la réalité, il apprenait, il assumait...

Ça, c'était avant la grève et les occupations, bien avant.

Je suppose que son suicide m'avait paru une évidence, tout comme la phrase, J'ai menti toute ma vie. Oui, vraiment, qu'avait-il fait d'autre. Quand ma mère m'a dit qu'il s'était pendu, j'ai haussé les épaules et fait une grimace. Elle ne m'a pas vue, c'était au téléphone, le contremaître m'avait appelée dans le bureau, une urgence, la famille.

Je suis retournée à l'atelier, je continuais à hausser les épaules sans m'en rendre compte. Ma voisine m'a demandé ce que j'avais. J'ai dit que je n'avais rien.

Le soir j'en ai parlé à Marie. Quand je lui ai dit ce qu'il y avait sur le mot laissé par Stéphane, elle a secoué la tête et elle a chantonné sa chanson.

Marie, je l'avais rencontrée à Paris, en septem-

bre, après les événements. Je prenais un café à un comptoir, près de la Seine. Sur le pont passait un métro aérien, une jeune femme s'est arrêtée pour le suivre du regard. Elle tenait un sac en plastique bourré d'où elle a sorti un carnet et un stylo. Elle est entrée dans le café, s'est accoudée au comptoir et a demandé un verre de vin.

Elle a ouvert son carnet, tourné quelques pages, écrit la date, je pouvais lire, ensuite :

Le principe des rails.

Comment on fabrique un pot d'échappement.

Le métal. Ce que c'est.

La formule du vin.

Ce que veut dire H₂O.

Elle a raturé, repris :

Ce que veut dire vraiment H₂O.

Elle s'est arrêtée pour boire, a paru réfléchir, puis a continué :

De quoi est faite l'eau, l'eau salée, la mer.

Pourquoi on pleure.

Elle a eu l'air subitement épuisé. Elle a relu, tiré un trait et fermé le carnet.

Le garçon derrière le comptoir la regardait. Elle a dit, plutôt pour elle-même :

– Je note les questions. Je dois noter les questions, c'est tout.

Un client lui a offert un verre. Elle a accepté. Il lui a demandé son nom gentiment, elle a secoué

la tête et a dit à voix basse, Je n'ai pas de maison. Ensuite elle l'a regardé en penchant la tête sur le côté et elle s'est mise à chanter un blues, elle articulait bien, on comprenait toutes les paroles, Nobody knows the trouble I see, nobody knows my sorrow.

Le garçon lui a fait un clin d'œil et a dit, Miss Nobody Knows. Elle a continué à chanter sans sourire.

Quand elle est sortie, je l'ai suivie. Je lui ai demandé où elle allait, elle m'a répété qu'elle n'avait pas de maison. Je lui ai proposé de venir chez moi. Elle est allée chercher deux valises, je n'ai jamais su où, et elle s'est installée. Je n'ai jamais su non plus d'où lui venait la chanson.

Elle a vu Stéphane une fois. Nous dînions chez ma mère, Stéphane est arrivé à l'improviste, comme toujours. Il a d'abord cru qu'elle travaillait avec moi, à l'atelier. Je ne lui en avais jamais parlé mais ma mère avait dû lui raconter. Après il essaya la politique, il lui demanda ce qu'elle pensait du nouveau retrait des troupes américaines du Vietnam. Ensuite il changea complètement de registre et se mit à parler de lui, de ses doutes.

Elle le regardait avec un visage inexpressif. Elle avait mis dans ses cheveux une de ces fleurs artificielles qu'elle collectionnait, elle avait parfois un côté vieille fille, et on ne pouvait absolument pas savoir ce qu'elle pensait.

Il la complimenta sur la robe légèrement trans-

parente qu'elle portait, plusieurs voiles superposés, en fait des jupons anciens reteints.

A un moment, Stéphane n'était pas en train de parler, c'était au milieu d'un silence, tout le monde mangeait, elle se pencha vers lui et lui tira la manche. Il leva les yeux. Elle était sérieuse, elle fronçait les sourcils, et elle dit, Je ne vois pas. Stéphane dit, Comment ? Elle répéta, Je ne vois pas. Il demanda, excédé et affable, Qu'est-ce que vous ne comprenez pas ? Elle secoua le tête, Non, non.

Elle baissa les yeux un instant.

Ensuite :

– Pourquoi vous parlez.

Stéphane ne s'énerva même pas. Il se tourna de mon côté et dit de sa voix la plus traînante :

– Elle est folle.

Après quoi il ne lui adressa plus la parole de la soirée, il fit la conversation à ma mère.

Je l'aurai tué. Je ris.

Je crois que Marie me rappelait les filles que j'avais connues à l'usine, pendant et après la grève, je veux dire : pas précisément l'une ou l'autre, mais d'une certaine façon toutes. Ce qui est étrange, parce qu'elle ne m'a jamais dit qu'elle avait travaillé, ni à l'usine, ni ailleurs. Mais voilà, elle me les rappelait.

J'ai eu du mal à sortir de la grève et de l'occupation, je ne suis pas la seule. D'autant que je ne savais pas quoi en penser, je ne savais même pas en parler, les mots ne me paraissaient pas correspondre.

Quand je pense à cette époque, j'ai l'impression que c'est un moment où l'on voit tout, où l'on peut tout voir, dans tous les détails, parce qu'il n'y a pas de hiérarchie entre les choses. Il y a un sens,

mais il flotte, il plane, il existe sans être là. Ou peut-être il rebondit ailleurs, autrement, il peut se rejouer plus loin, être repris, recommenté par d'autres.

Si j'y pense maintenant, c'est à cause de cette idée obsédante, bizarre, que Stéphane aurait été tué. Mais pourquoi ?

Il s'était mis à fréquenter des drôles de gens, au moment de la guerre du Vietnam. Lui qui avait été de gauche, il s'est mis à parler de la défense de l'Occident et de choses de ce genre. Ça me mettait hors de moi, au point que j'ai toujours cru qu'il faisait exprès, qu'il ne croyait pas un mot de ce qu'il disait, que c'était seulement pour me faire enrager. Je ne pouvais plus le supporter, et d'ailleurs je suis partie de la maison au moment où les combats au Vietnam devenaient le plus violents.

Je suis partie... Il y avait un mouvement général, mais chacun partait aussi avec ses propres raisons. Et après ce que l'on rencontrait était tellement inattendu que ça prenait toute la place, les raisons n'avaient plus la moindre importance.

C'est une des choses dont je parlais à Marie, par la suite, parce que j'étais persuadée qu'elle comprenait. C'est à elle que j'ai parlé de la grève et de l'occupation, beaucoup plus qu'à mes camarades, en tout cas autrement.

J'essayais de lui décrire les femmes que j'avais rencontrées, comment les choses s'étaient passées, c'était possible parce qu'elle n'avait aucune catégorie préétablie, seulement des mots.

Je ne dis pas qu'elle ne pensait pas. Elle pensait avec les mots seulement. Je ne dis pas non plus que ça suffit. Je dis que c'était comme ça à ce moment-là.

Alors le soir je lui racontais, je lui racontais. J'ai souvent pensé que ça se passait comme ça à travers tout le pays, tout le monde dispersé et parlant, parlant... Dispersé, on l'était, même ceux qui se retrouvaient ensemble. Chacun était devant ses morceaux.

Quand je lui racontais, j'avais l'impression qu'entre les mots circulait un peu de la grève, je me

Ce livre parle de mai 1968.

Deux personnages occupent la scène : Stéphane et Miss Nobody Knows. L'un et l'autre sont désespérés. Mais tandis que l'un ment, raconte et se raconte des histoires, l'autre fait de son angoisse un moteur pour elle-même, peut-être, pour les autres sûrement. Pour la narratrice, par exemple, qui, on peut l'imaginer, écrit ce livre à cause d'elle.

Il s'agit à la fois d'une évocation et d'une enquête.

Évocation de la grande grève de 1968. « Quelque chose se passe. » L'espoir, l'attente, la reprise, la déception, ou la stupeur, plutôt. Miss Nobody Knows en est comme la figure vivante. Elle ne cesse de poser des questions, les questions. Elle disparaît comme elle est apparue, sans explication ni justification. Elle reviendra.

L'enquête, elle, concerne le suicide de Stéphane, oncle de la narratrice, brillant publicitaire, enfant apparemment gâté des 30 glorieuses, et en même temps, nœud de contradictions, mauvaise conscience, une angoisse à faire payer aux autres. Comment, pourquoi, est-il mort ? Qui était-il ?



70 F
936250-1
ISBN : 2-86744-506-X
3-96



DIFFUSION C.D.E.
DISTRIBUTION SODIS